

Inhabited Habitats (of *jinn*s) Explored by Sniffers:
Sites and Archaeologists in Mauritania:
Beliefs and Views of the Other

**Les habitats habités (de *djinn*s) investis par les renifleurs:
Sites et archéologues en Mauritanie:
Croyances et regards de l'autre**

Elemine Ould Mohamed Baba

Université de Nouakchott al-Aasriya, Mauritanie

Abstract: Based on interviews carried out in the neighbouring villages of medieval sites, this article deals with the perception of archaeology and archaeologists by Mauritians. The attitude of the population is conditioned by the ambiguity of the relationship with the places of ancient settlements (the sites) perceived as places, in principle inaccessible and abandoned to the *jinn*s, supernatural and invisible beings, but also often associated with treasures and therefore objects of covetousness. Therefore, researchers are feared for this kind of recklessness which leads them into a universe that popular belief avoids; but they are also envied for the supposed 'riches' that they discover and that they generally surround of mystery according to the people. Despite their apprehensions and rejection of archaeologists and their enterprise perceived as a kind of looting coupled with desecration, the local communities however have no qualms about enjoying the material fallout from the countryside.

Keywords: Sites, Treasure, Haunting, Perception, Archaeology.

“Ce vieux monsieur (Henri-Jean Hugot)¹ passa plusieurs jours sur cette colline et en fit descendre plusieurs malles dont on ne sut jamais le contenu.” Cette déclaration d'un habitant de la cité d'Aghreijīt (située au centre de la Mauritanie), qui est extraite d'un reportage diffusé sur la chaîne officielle mauritanienne *al-Mouatiniyya*, renseigne sur les interrogations et la circonspection que cultivent les Mauritaniens par rapport aux activités des chercheurs en général et des archéologues en particulier. Mais elle exprime aussi, sous un autre angle, une sorte d'amertume et de regret à l'égard de la fuite ou de la disparition d'un patrimoine dont ils auraient bien voulu avoir, sinon le monopole de l'usufruit tout simplement des informations à son endroit dans la mesure où ils se considèrent aussi, et à juste titre, comme les dépositaires légitimes.

Cette attitude participe d'une perception générale nourrie par l'ambiguïté du rapport avec les lieux d'habitats anciens (les sites archéologiques) perçus comme

1. Henri-Jean Hugot 1916-2014, préhistorien français et spécialiste du Sahara, il appartient à la génération de Théodore Monod, Jean Devisse et Raymond Mauny. Il a effectué quatre campagnes de fouilles sur le site néolithique d'Aghreijīt entre 1971 et 1981.

des lieux, en principe inaccessibles et abandonnés aux djinns, mais aussi souvent associés à des trésors, objet de convoitise que seuls les “mécraants” ou les ignorants peuvent approcher ou profaner. Dès lors, les chercheurs sont craints pour cette sorte de témérité qui les mène dans un univers que la croyance populaire évite mais ils sont aussi enviés pour les richesses supposées qu’ils y découvraient.

Cette attitude est généralement observable au sein des interlocuteurs originaires des zones visitées par les archéologues ou parmi les personnes dont le métier les met en relation avec des chercheurs ou même des touristes.

La perception de l’archéologie par les Mauritaniens est donc d’une part conditionnée par le regard de l’autre et d’autre part tributaire d’une certaine conception de l’univers nomade où les croyances populaires accordent autant d’espace aux djinns qu’aux humains. L’investigation de l’image de l’archéologue ne saurait donc se faire sans aborder cet univers djinnique. De plus, l’étude de ce domaine révèle un rapport privilégié entre l’or et les djinns mais renseigne aussi l’idée sur reçue selon laquelle la recherche archéologique est synonyme de quête d’or.

Ces différentes thématiques s’inspirent d’une enquête que nous avons menée entre 2017 et 2020² et dont le matériau principal est constitué d’entretiens réalisés dans les villages mitoyens des sites médiévaux Koumbi Saleh, Nudāsh et Azougui ainsi qu’Ashārīm, village où a été faite la découverte d’un vase contenant de l’or en 1967.

Fouilles archéologiques et de restauration en milieu désertique – celui du village néolithique d’Akreijit 1 sur le *Dhar* Tichitt, en Mauritanie sud-orientale. Site où il effectuera quatre campagnes entre 1971 et 1981 et qu’il qualifiera parfois de “Monodvil” (...)

C’est sur la base de ces témoignages mais aussi sur l’analyse de l’imaginaire populaire relatif à l’univers des djinns que nous proposons de décrire la perception qu’ont les habitants du voisinage des sites, et les Mauritaniens en général, de l’archéologue et de son travail. Les thèmes récurrents dans ces témoignages sont le caractère prédateur des archéologues, la présence des djinns sur les sites et leur rapport avec l’or mais aussi le grand impact des missions sur la vie des villageois et des nomades des environs. Ce sont ces différents axes qui constitueront les principales sections des développements qui suivent.

Mais commençons d’abord par un aperçu des sites archéologiques concernés et une présentation des personnalités dont nous avons recueilli les témoignages.

1. Sites archéologiques et témoins des fouilles

En plus des nombreux sites préhistoriques éparpillés dans tout le pays, la Mauritanie compte trois grands sites archéologiques médiévaux dont deux au moins sont considérés comme les plus importants de l’Afrique de l’Ouest.

2. Cette enquête a bénéficié du soutien du programme de recherche ANR FABRICAMAG dirigé par notre collègue Clémentine Gutron. C’est le lieu de lui exprimer ici notre entière gratitude.

Comme ailleurs en Afrique du Nord, l'archéologie a commencé par des travaux d'amateurs parmi les administrateurs et les militaires français et est même parfois le fait de simples aventuriers de passage mais elle amorce une inflexion plus scientifique avec l'implication de savants d'envergure comme T. Monod et R. Mauny et l'intervention d'institutions solides comme l'IFAN³ et l'université de Dakar. C'est à partir de cette dernière que s'organisent différentes campagnes de fouilles entre 1964 et 1972. Par la suite, la recherche archéologique sera confiée à un établissement national: l'Institut Mauritanien de Recherches Scientifiques (IMRS) qui supervisera les travaux des archéologues S. Robert, D. Robert, B. Saison, S. Berthier, J. Polet entre 1972 et 1981. Ces campagnes archéologiques ont concerné les deux grands sites archéologiques de Mauritanie que sont Koumbi Saleh dans le Sud-est mauritanien et Tegdawost dans le centre.

Cet article se fonde principalement sur des témoignages recueillis dans le voisinage immédiat des sites archéologiques. Il s'agit des sites d'Azougui,⁴ Nudāsh (Awdaghost) et Koumbi Saleh en plus d'entretiens enregistrés dans le village d'Ashārīm, qui se trouve sur l'axe des routes commerciales anciennes (voir la carte). Les témoignages de nos interlocuteurs évoquent les souvenirs des missions archéologiques.⁵ Nous présentons ci-dessous ces interlocuteurs parallèlement à des historiques succincts des sites concernés.

Dans l'oued de Tegdaoust qui jouxte le site, un petit village a été fondé à la fin des années 1960 par l'érudit al-Mahfouz Ould Sidīna (m. 1971). Le maire actuel de la commune est un descendant de cet illustre savant qui a intégré la valorisation du site de Tegdaoust à son projet communal.

3. Créé en 1936, l'Institut Français d'Afrique Noire est intégré à l'Université de Dakar en 1960 et devient Institut Fondamental d'Afrique Noire en 1966. Institut de Sciences sociales, humaines et naturelles, il a hébergé d'éminents chercheurs et s'est illustré par sa revue BIFAN où ont été publiées les productions de ses chercheurs.

4. Les entretiens d'Azougui ont été réalisés dans le cadre d'une mission archéologique exploratoire organisée par deux chercheurs français Clémentine Gutron spécialiste de l'histoire des savoirs archéologiques et de l'anthropologie des ruines (CNRS) et François-Xavier Fauvelle, professeur au Collège de France (chaire "Histoire et archéologie des mondes africains"). Cette mission s'est déroulée en septembre 2019.

5. L'article de Denise Robert-Chaleix, Serge Robert et Bernard Saison, "Bilan en 1977 des recherches archéologiques à Tegdaoust et Koumbi Saleh (Mauritanie)," *Afrique: Archéologie & Arts* [En ligne], 3 (2004-2005), mis en ligne le 15 août 2019, consulté le 27 mars 2021. URL: <http://journals.openedition.org/aaa/1982>; DOI: <https://doi.org/10.4000/aaa.1982>, offre beaucoup de détails sur les missions archéologiques en Mauritanie dans un bilan de 1977 mais c'est dans l'étude plus récente et plus exhaustive de Thomas Vernet, "Des empires de l'âge d'or à la délicate mécanique des sociétés: histoire et archéologie du Sahel médiéval," *Afriques* [En ligne], 04 (2013), mis en ligne le 28 juin 2013, consulté le 27 mars 2021. URL: <http://journals.openedition.org/afriques/1283>; DOI: <https://doi.org/10.4000/afriques.1283>, qu'on rencontre le maximum de données avec des mises à jour très utiles.

C'est dans ce village que nous avons rencontré et enregistré un entretien avec Mohamed Yilla. Cet éleveur de 85 ans nomadisait entre Nudāsh, appellation locale⁶ du site et Tamshakkiṭ le chef-lieu de la région. Il a bien connu les archéologues Serge et Denise Robert mais aussi l'historien Jean Devisse. Il a encore beaucoup de souvenirs relatifs aux campagnes archéologiques. De plus, les ouvriers recrutés pour les fouilles appartiennent à son milieu social.

La première référence à Awdaghost/Tegdaoust⁷ apparaît dans les œuvres des auteurs arabes de l'époque médiévale.⁸ Cette cité est présentée comme une étape importante sur la route commerciale mais aussi le siège d'un royaume Sanhadja. La ville qui a connu un temps de splendeur entame sa décadence avec la soumission aux royaumes soudanais au XII^{ème} siècle avant de sombrer avec le transfert des routes sahariennes vers des axes plus orientaux.

Les ruines du site repérées dès 1927, ne feront l'objet de prospections scientifiques qu'à partir des années 1960. Les campagnes d'envergure se déroulent entre 1973 et 1976 sur trois chantiers distincts totalisant une centaine de journées de travail et mobilisant une soixantaine de manœuvres. Ce fut le plus grand chantier école qui a profité à une centaine d'étudiants de diverses universités.

Quant à Koumbi Saleh, c'est un village fondé au début des années 1960 par la fraction Awlad Dayyat de la grande tribu des Mashdhūf. Il est situé à moins de 500 m des ruines de l'ancienne cité. La personne ressource qui nous a accordé un entretien est Amar Ould Swaydi. Ce vieil homme de 87 ans est un notable du village et frère du maire de la commune. Il est considéré par les gens de sa communauté comme la dépositaire de leur mémoire collective. Il a été le témoin du passage des missions archéologiques et en garde encore de nombreux souvenirs.

6. Mohamed el-Chennafi observe que "le nom d'Awdaghost n'a laissé aucun souvenir dans la tradition chinguitienne orale et écrite." Mohamed el-Chennafi Ould Maouloud, "Sur les traces d'Aoudaghost: Tegdaoust et leur ancienne cité," in Denise Robert, Serge Robert et Jean Devisse, *Tegdaoust I. Recherches sur Aoudaghost* (Paris: Arts et Métiers Graphiques, 1970), 100. Pour les populations de la région, le lieu est plutôt connu sous la dénomination Nudāsh qui désigne à la fois le puits mais aussi la partie de la vallée qui englobe les ruines de l'ancienne cité.

7. Sur la question linguistique du rapport entre l'appellation du site et l'appellation de la cité voir Lionel Galand, "Les noms d'Aoudaghost et de Tegdaoust," in *Tegdaoust I. Recherches sur Aoudaghost* (Paris: Arts et Métiers Graphiques, 1970), 29-30.

8. Voir Jean Devisse, "Le dossier des sources écrites," in *Tegdaoust I. Recherches sur Aoudaghost* (Paris: Arts et Métiers Graphiques, 1970), 15-27.



Fig. 2: Koumbi Saleh: mihrāb de la grande mosquée de nouveau enseveli-chèvres errantes (© Photo de l'auteur)

Le site de Koumbi Saleh est associé par les historiens à la partie musulmane de la capitale de l'Empire du Ghana décrite avec force détails par El-Bakri.⁹ Après la reconnaissance des ruines en 1914 par Bonnel de Mezière¹⁰ sur indications des habitants de Oualata, les fouilles sont entamées à partir de 1939 par Thomassey, Mauny et Lazartigues¹¹ mais c'est l'équipe de S. Robert qui organise les grandes campagnes à partir de 1972. Ces différentes fouilles, qui se sont focalisées dans un premier temps sur des tombes à colonnes, ont dégagé un vaste ensemble architectural digne d'une grande ville.

Le troisième site archéologique, plus modeste celui-là, est Azougui. Il s'agit d'une palmeraie dans la région centrale et montagneuse de l'Adrar. Le village actuel est en partie construit sur les ruines de l'ancienne cité. Nous avons réalisé des entretiens avec deux habitants de ce village. Le premier Aḥmad W. Eyyīh est un centenaire qui, malgré sa surdité, demeure encore lucide. Le second, monsieur Aḥmad w. Ḥaymoud, 91 ans est un notable du village et fut le conservateur du site recruté par l'IMRS.¹²

9. Voir les détails de cette description dans Jean Cuoq, *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VII^e siècle au XVI^e siècle (Bilad al-Soudan)* (Paris: CNRS., 1975), 98-102.

10. Albert Bonnel de Mézières (1870-1942) Explorateur en Afrique de l'Ouest où il a découvert des ruines médiévales dont Koumbi Saleh, il est mort à Oualata dans l'Est Mauritanien.

11. Pour les détails sur les fouilles de Koumbi Saleh voir Raymond Mauny, "Cahiers de terrain de Raymond Mauny," [En ligne], Lien: <https://mauny.hypotheses.org/tag/koumbi-saleh/> consulté le 27/03/2021, mais aussi Jean Polet, "Pourquoi un 'Cahier Koumbi Saleh'?", *Afrique: Archéologie & Arts* [En ligne], 3 (2004-2005), mis en ligne le 15 Août 2019, consulté le 14 Avril 2021. URL:<http://journals.openedition.org/aaa/2364>; DOI:<https://doi.org/10.4000/aaa.2364>.

12. Ces interviews sont réalisées en présence d'un facilitateur et de 2 chercheurs du CNRS François-Xavier Fauvelle et Clémentine Gutron en septembre 2019.

Forteresse défensive dans laquelle se retire le chef des Almoravides Yaḥyā b. ‘Umar aux dires d’al-Bakrī, étape incontournable sur la route du commerce avec le Soudan dans la relation d’al-Idrīsī et capitale des Lamtunā selon Ibn Sa‘īd,¹³ Azougui est par ailleurs associé à la “redécouverte”¹⁴ de la tombe d’al-Ḥaḍramī al-Murādī, un savant d’*al-Andalous* qui y aurait vécu ses dernières années.

Malgré les reconnaissances faites dès 1860, c’est seulement à partir de 1948 que de précieuses explorations et descriptions sont réalisées par T. Monod et R. Mauny. Des sondages sont effectués en 1980 et 1981 en plus de 3 petites campagnes en 1997, 1998, 2000.¹⁵

Par ailleurs, nous avons eu l’occasion d’enquêter au village d’Ashārīm (au centre de la Mauritanie) où a été découvert un trésor renfermant, entre autres, des dinars de l’époque almoravide.¹⁶ Situé sur les axes commerciaux anciens, Ashārīm renferme vraisemblablement des ruines en dessous du village actuel. Nous avons pu rencontrer la personne qui a fait la découverte. Il s’agit de Aḥmad ould Blāl, dit Badda, maçon de son métier, qui a découvert par hasard ce trésor en enlevant des pierres d’une maison antique pour en construire une nouvelle. Il nous a fait le récit de cette découverte ainsi que de ses circonstances lors de notre séjour à Ashārīm le 16 novembre 2019. Mais nous avons aussi recueilli, parallèlement, des témoignages de plusieurs personnes du village présentes lors de la découverte. Les circonstances de cette découverte se recoupent avec certains éléments des thématiques soulevées par les témoignages recueillis dans les sites archéologiques.

2. Al-Shaymmāma: des archéologues prédateurs

En 2017, l’archéologue français A. Courcier, chef de la mission archéologique du projet CUPRUM¹⁷ exhume un squelette et le ramène dans l’auberge. Les étudiants mauritaniens de la mission refusent de passer la nuit dans la maison désormais

13. Elemine Ould Mohamed Baba, “L’historiographie des Almoravides du Sahara: controverses, ruptures et pénuries,” in *Le Sahara Lieux d’histoire et espaces d’échange*, Actes du colloque international organisé à Guelmim, 26, 27 et 28 mai 2016, eds. Rahal Boubrik et Ahmed Joumani (Rabat: Centre des Etudes Sahariennes, 2019), 29.

14. Abdel Wedoud Ould Cheikh et Bernard Saison, “Vie(s) et mort(s) de l’imam al-Ḥaḍramī autour de la postérité saharienne du mouvement almoravide (XI^e-XVII^e siècle),” *Nouvelles Etudes Mauritanienes* 1 (1984): 56-104.

15. Pour le détail des fouilles sur Azougui voir El Ghasem Ould Mohamed Kaber, “Azougui exemple d’une archéologie almoravide,” *Masadir* 2 (1999): 113-19; Denise Robert-Chaleix, “Le site d’Azougui: présentation et travaux préliminaires de la fouille,” *Masadir* 2 (1999): 99-111; Bernard Saison, “Azougui: archéologie et histoire et Adrar mauritanien,” *Recherche Pédagogie et Culture* IX (1981): 66-74; Baouba Ould Mohamed Naffe, “Le site archéologique d’Azougui (Adrar) Etat des recherches,” in *Du Nord au Sud du Sahara Cinquante ans d’archéologie française en Afrique de l’Ouest et au Maghreb*, Bilan et perspectives, ed. André Bazzana et Hamady Bocoum (Paris: Edition Sepia, 2004), 149-53.

16. Jean Devisse, Georges Séraphin Colin, N. Ghali et A.O. Boubacar, “Un ensemble épigraphique almoravide: Découverte fortuite dans la région de Tidjikja; chaton de bague découvert à Tegdaoust,” *Tegdaoust* III (1983): 427-44.

17. Projet Cuivre: Production et Usage en Mauritanie à l’Holocène, qui est aujourd’hui à sa troisième campagne et qui se focalise sur la question de la métallurgie du cuivre en Mauritanie.

“hantée.” Les autorités sont alertées et exigent la réparation de la “tombe originelle.” De plus, la caisse renfermant les produits collectés- quelques ossements et beaucoup de charbon recueilli dans un four- sont saisis par l’IMRS qui dénonce dans les médias des “vols de patrimoine.” Ce n’est qu’après l’intervention des diplomates français et des archéologues mauritaniens (signalons qu’entre-temps la directrice de l’IMRS a été mutée) que le carton sera remis à Courcier quelques années plus tard!

Cet incident, soulève la question des suspicions qui entourent le travail de l’archéologue supposé procéder à des pillages loin des yeux des populations et même des autorités.

Il est utile de rappeler que les archéologues, les géologues et autres chercheurs intéressés aux sciences de la terre et du patrimoine matériel sont invariablement désignés par le terme *al-shaymmāma* qui veut dire littéralement “renifleurs” en *ḥassaniya*. Cette appellation renvoie à l’intrus qui est guidé par sa curiosité et son indécatesse à explorer en profondeur les choses (du patrimoine). Il est considéré par les populations à la fois comme un bon connaisseur qui “sent” les lieux susceptibles d’abriter des trésors mais aussi comme l’instigateur d’une démarche qui s’inscrit fondamentalement dans une approche prédatrice. Cette appellation est cependant beaucoup plus souvent usitée dans le cas des archéologues, les géologues ayant un domaine relativement éloigné du patrimoine et des vestiges anciens.

En effet, convaincu du caractère pragmatique des Français et des Européens en général (*al-nṣārā*) et loin de soupçonner un quelconque objectif scientifique, les habitants des sites n’envisagent la recherche archéologique que dans le cadre d’une chasse au trésor.

Dans notre question à Ould Ayyih sur ce que les gens ont découvert ou trouvé dans le tell, sa réponse a été: “rien n’a été trouvé sauf un petit piquet d’or qui a été découvert par al-Ḥaḍramī Qu’Allah ait son âme, il était en train de retourner la terre et c’est là qu’il la découvre;”¹⁸ la recherche est synonyme de recherches de trésor. Idoumou, un habitant d’Ashārīm nous confie en aparté: “j’espère qu’un jour, on commencera des investigations sérieuses et je suis convaincu qu’il y a de l’or à Ashārīm.” Son grand frère, ayant remarqué notre GPS et notre appareil photo, nous déclare pour sa part: “Si vous avez du matériel performant vous trouverez de l’or dans ce village, je n’en ai aucun doute.”

Par ailleurs, dans l’esprit de beaucoup de Mauritaniens, la céramique est généralement synonyme de perles et de parures anciennes et même de trésor en or, tout vase est dès lors susceptible de renfermer de tels trésors. Une croyance ancrée voudrait que les anciens, pour soustraire leurs richesses aux pilleurs, les enfouissent dans le sol. Par la suite, ces personnes périssent ou oublient l’emplacement de leur cachette ou encore n’arrivent pas à les déterrer pour une raison ou pour une autre.

18. Toutes les traductions des entretiens du *Hassaniya* au français cité dans cet article ont été réalisées parallèlement à des transcriptions d’entretiens par une équipe du bureau EDUPAT avec le soutien du programme de recherche ANR FABRICAMAG.

Etant donné que c'est ce genre de matériel, la céramique, qui est le plus prégnant dans les collectes des archéologues, cette croyance trouve ainsi sa confirmation. De plus, une autre pratique courante conforte les habitants dans cette conviction et ce quand l'archéologue demande aux manœuvres de s'éloigner d'objets fragiles et surtout quand il les ramasse et les range dans les malles pour les convoier. Les habitants se demandent si tous les soins dont l'archéologue entoure ces objets ne sont pas la preuve de leur grande valeur.

Ces moments d'isolement entre l'archéologue et le matériel, très suspects aux yeux des habitants, sont ainsi signalés par Amar Ould Swaydi qui déclare "à certains moments Robert disait aux manœuvres de repartir et il restait seul à l'intérieur des excavations." C'est aussi ce que dit Mohamed Yilla:

"Il (S. Robert) trouva beaucoup de céramique et de pots il emportait certaines et laissait d'autres dans leur position d'origine. Ceux qu'il emportait fermés nous ne savons pas leur contenu. L'un des ouvriers cassa un pot en essayant de le dégager et y trouva 10 fils d'or, une bague et de l'argent et tout cela est avec lui (Robert). Lui, il ne donne rien aux ouvriers et celui qui tente de sortir quelque chose, il le lui fait vomir."

Il y a en filigrane dans ce témoignage, comme un ressentiment chez les habitants du fait que les biens issus de leurs terres leurs sont enlevés. Mais on y observe aussi une sorte d'impuissance devant "des envoyés du gouvernement" chez lesquels on peut encore relever une résurgence des exactions coloniales. L'archéologue, en l'occurrence S. Robert ici, pourrait ainsi, selon eux, non seulement s'approprier le patrimoine mais, pire encore, exercer la violence sur les manœuvres.

C'est le même sentiment qui ressort du témoignage suivant d'Amar Ould Swaydi:

"Il nous a emprisonné et fait subir des représailles. Il a fait venir les gendarmes parce que, dans le village, certains avaient utilisé les pierres du site pour renforcer les murs de leurs maisons et de leurs hangars. Il a détruit maisons et hangars et remis les pierres à leur place sur le site."¹⁹

Ce sentiment du tout permis et du travail en cachette est souligné par Ould Ayyih selon lequel "les archéologues venus en 1981 ont commis "leur forfait" et ce n'est que quelques temps après leur départ qu'ils ont envoyé des registres à Salek (son frère)." Il confirme dans sa réponse suivante "Ce qu'ils ont trouvé ils ne laissent personne le voir, ils l'emportent c'est tout."

Ould Ayyih montre par-là que les archéologues ont tendance à agir en catimini en évitant le plus possible les témoins et en agissant comme en pays conquis sans aucune considération pour les populations. Il est toujours donc question de quelque

19. Dans un enregistrement conservé dans le corpus sonore de l'IMRS sous le n 691, S. Robert, confirme le fait qu'il a fait appel à la gendarmerie pour faire restituer des pierres enlevées du site.de Koumbi Saleh.

chose de caché qui ne saurait être, selon les habitants, que des trésors qu'on est en train de subtiliser.

Cette idée de pillage est confirmée par le témoignage d'Amar Ould Swaydi:

“Ils (S. Robert et ses amis) ont amené beaucoup de choses d'ici de ce lieu (son hangar) ils ont retiré 145 jarres superposées. Ah oui bien sûr, il (Robert) est même allé jusqu'au lieudit *AšayifĀgrāyir* assez loin d'ici pour récupérer des vases.”

De plus, on signale dans la tradition de Oualata que Bonnel de Mezières a engagé en 1912 un guide pour le mener à Koumbi Saleh. Le nommé Aḥmed ould Beyaye de la tribu Kunta n'est jamais revenu à Oualata. Selon les habitants de cette cité, cet homme “aurait vu une chose qu'il n'aurait pas dû voir.” Selon eux, le français (Bonnel de Mezières) aurait nécessairement pillé les trésors du site et vraisemblablement éliminé ce pauvre guide devenu un témoin gênant.²⁰

3. Vestiges du passé et univers des djinns

Le refus des étudiants de la mission CUPRUM de cohabiter avec les ossements d'un homme préhistorique nous interpelle sur le rapport des nomades maures au monde des morts et des djinns, cette association étant souvent évoquée dans leur cosmogonie.

Le monde des morts est rempli de djinns, c'est un domaine hanté et redouté. Plus généralement, toute trace de populations anciennes et même de peuplement récent est considérée comme hantée *maskūna* littéralement habitée. Étrangement, ce mot veut dire qu'il s'agit de lieux habités par les êtres surnaturels en l'occurrence et qui doit pour ce faire leur être abandonné pour éviter leurs intrusions chez les humains qui se manifestent par les atteintes de folie et autres pathologies plus ou moins explicables.

Les appellations qui évoquent la coexistence du monde des humains et celui des djinns font toutes paradoxalement référence au lexique de l'habitat.

A ce jour, l'appellation *dashra* désigne à la fois la ville mais aussi tout tell comportant des ossements et surtout des tessons de céramique. Il est l'objet de crainte et ne peut être enjambé *ma youkhaṭṭa*. Les nomades évitent de s'y rendre mais aussi de passer dessus car il est, pour eux, considéré comme un territoire interdit.

On parle aussi de *Dyār* (maisons) pour désigner un lieu de campement récent qu'on reconnaît avec les détritiques animaux ou les cendres. Dans l'univers nomade, ces lieux ne sont pas recommandables toujours en raison de leur potentielle hantise par les diables qu'on appelle aussi *Ahil Lakhla* (les gens du vide).²¹ Il y a donc,

20. Entretien avec Ala Ould Marwani, historien et notable de Walata, Nouakchott, le 02/02/2021.

21. Traduction proposée par Habib Ould Mahfoudh qui consacre des paragraphes qui, quoique d'une facture satirique, n'en offrent pas moins des développements intéressants sur les djinns dans la culture maure. Habib Ould Mahfoudh, *Mauritanides, chronique du temps qui ne passe pas* (Paris: Karthalla, 2012), 110-22.

d'une part, les habitats des nomades que sont les campements et de l'autre côté, le reste du territoire qui est le domaine des redoutables gens du vide.

Cette vision du monde nomade chez les Maures est longuement décrite et modélisée dans un livre traitant de l'image du non-dit dans l'imaginaire maure.²² Ould Hdhana montre comment l'imaginaire populaire a concédé un territoire aux djinns.²³ Il énumère les constituants de cet espace qui est interdit aux humains par un pacte tacite dont les deux parties (hommes et gens du vide) auraient convenu. Toute transgression de ce pacte expose ses auteurs aux dangers de la vengeance des djinns qui se manifeste souvent sous forme d'atteintes de folie ou d'autres maladies mentales. Parmi les endroits spécifiés dans ce pacte figurent en premier lieu: les vestiges anciens, les ruines, les cendres et les cimetières.

L'assimilation de ces considérations sur cet aspect hybride de l'univers nomade est indispensable pour appréhender la perception que les gens se font des archéologues dont le domaine d'intervention par excellence est celui de ce territoire hanté par les diables. Les personnes qui bravent ce monde interdit sont admirées pour leur témérité que les populations mettent parfois au compte de l'ignorance et de la mécréance.

Seuls donc les ignorants et les personnes mal intentionnées comme les brigands peuvent braver ces interdits et profaner les tombeaux. A ce sujet, il est intéressant de signaler que les excavations faites dans quelques sites funéraires ont montré que les tombeaux ont été préalablement visités par des brigands²⁴ qui pensent que ces lieux du fait de leur caractère hanté ou de leur sainteté sont susceptibles d'abriter des trésors. C'est probablement le caractère périlleux ou sacré de ces lieux qui a poussé des personnes à y enterrer leurs richesses convaincues que personne ne viendrait profaner ces espaces. Mais c'est, vraisemblablement, cette même croyance qui a aussi convaincu les brigands que ce sont-là des lieux privilégiés de trésors cachés.

Une autre dualité émerge ici et se manifeste dans deux perceptions opposées du domaine des morts hanté par les diables et habité par les esprits du bien et de la sainteté.

Il importe à cet égard de signaler le cas du site d'Azougui où les ruines du village sont considérées comme "habitées" et dangereuses tandis que le mausolée de

22. Mohamedou Mohamed Hdhana, *Ma'qul alla ma'goul fī-l-wa'y al-jam'ī al-'arabī: šūrat al-mughayyab fī al-mukhayyila al-cha'biyya al-mūrītāniyya namūdhajan* (Al-Shāriqa: Iṣḍārāt dā'irat al-thaqāfa wa-l-i'lām, Hukūmat al-Shāriqa, 2002).

23. Hdhana, *Ma'qul*, 373.

24. Voir par exemple: Paul Thomassey et Raymond Mauny, "Campagne de fouilles de 1950 à Koumbi Saleh (Ghana?)," *Bulletin de l'Institut français d'Afrique noire. Série B, Sciences humaines* 18 (1956): 117-40; Odette du Puigadeau et Marion Senones, "Le cimetière de Bir Um garn," *Journal des Africanistes* 17 (1947): 51-6; Jean de La Chapelle et Théodore Monod, "Note sur la grande sépulture de El Mreiti," *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française* 20 (1937): 507-12.

l'Imam al-Ḥaḍramī, situé de l'autre côté du village, est un lieu de pèlerinage et de vénération.

4. Or, trésor et djinns

Dans tous les témoignages, on remarque au-delà de l'association des djinns aux ruines et autres vestiges du passé- y compris récent- une corrélation entre l'or et la malédiction de ceux qui le cherchent.

Ould Eyyīh raconte à propos des ruines d'Azougui et de leur occupation supposée par les djinns:

“Il ya un puits ici dans ces ruines (...) dans lequel il y a de l'or (...) En s'y penchant un jour, notre père Sid' Aḥmad reçut une pierre de l'un des djinns qui criait “gare à lui, j'ai écrasé sa jambe” il en sortit fou chantant “la mouche dance entravée” on fit venir un guérisseur Awlad Akshār²⁵ nommé Abū Dujānata w. al-Sūfī connu pour sa maîtrise des sciences ésotériques. Il arriva à le guérir et sa famille détient, à ce jour, une palmeraie qui a été offerte en échange de ce traitement.”

Sur un autre personnage atteint lui aussi par la damnation de l'or de ce site, le même Ould Eyyīh nous dit:

“Un homme des Smāsīd²⁶ dénommé Mohamed Abdel al-Raḥmān w. Mohamed Ṭolba vint chez nos aïeuls et leur demanda la permission de creuser un puits en échange de sa “prise en charge de la question de l'or.”²⁷ Il recruta des ouvriers et se mit à creuser jusqu'au jour où ils rencontrèrent une roche d'argent qui servait de couvercle à la partie inférieure du puits, c'est à cet instant que ce personnage apprit que son fils al-Ḥaḍramī a été atteint d'une déformation faciale²⁸ et qu'il était dans un état grave. Il leur ordonna de refermer le puits et partit à la recherche de talismans pour son fils. Durant les travaux et bien qu'il récitât les versets pour exorciser les djinns, il était toujours accompagné de l'un d'eux jusqu'à sa maison. Le djinn récitait, lui aussi, des versets de Coran! Ce puits est hanté par ces gens invisibles qui ont interdit son accès aux humains il est actuellement au Nord de la palmeraie et conserve toujours son or.”

Ould Ḥaymūd, confirme la présence des djinns et leur corollaire: l'or. Il nous confie ainsi à propos de la présence des djinns: “Ils (les gens d'Azougui) ont construit leurs habitations dans le voisinage des ruines, ils en disent beaucoup de

25. Tribu de la région de l'Adrar (Nord de la Mauritanie).

26. Tribu maraboutique de la région de l'Adrar (Nord de la Mauritanie).

27. Ce marabout est censé avoir l'autorité spirituelle et les compétences magiques pour pouvoir exorciser les diables et s'immuniser contre la malédiction qui pourrait advenir lors de la découverte de l'or.

28. La paralysie faciale est souvent associée en Mauritanie au phénomène de *Ṭarshat Ahil Lakhla* (gifle des diables). Le phénomène décrit dans les contes, et rapporté entre autres par Ould Hdhāna, est beaucoup plus grave car la face est complètement tournée vers l'arrière tandis que la nuque devient raide (Hdhana, *Ma 'qul*, 498).

choses, on dit que les djinns les hantent et parfois on y trouve de l'or et beaucoup d'autres choses."

A ce sujet, on peut évoquer le cas de Ould M'kayṣīr qui combine la témérité de ceux qui s'approchent des sépultures et les croyances relatives à la malédiction de l'or.

Ould M'Kayṣīr a bravé les interdits en déplaçant les pierres d'un amas rocheux considéré comme un sanctuaire.²⁹ En utilisant ce sanctuaire comme carrière de pierres pour construire une maison, il découvrit un trésor. Avant de découvrir le trésor Ould M'Kayṣīr avait déterré deux squelettes. Il nous dit à ce sujet:

"Je découvris par la suite un ou deux squelettes. L'un n'avait plus aucune consistance mais on distinguait bien sa structure et je l'ai mélangé à l'argile. Oui, je l'ai malaxé avec l'argile, il ne sert à rien de mentir. Pour le second, il n'y avait que son crâne (...) Je lui ai creusé une fosse et j'ai eu beaucoup de peine à le soulever et à l'y ensevelir dans la fosse."

En disant qu'il ne sert à rien de mentir, Ould M'Kayṣīr reconnaît avoir transgressé un interdit, commis un péché qu'il devrait taire. Il doit probablement cette attitude à son statut de guerrier³⁰ qui lui permet d'avoir le courage d'affronter les risques de ces lieux mais c'est aussi grâce à ce même statut qu'il aurait été peu regardant sur les règles en bravant les interdits.

Pourtant le non-respect des croyances et des interdits de sa communauté ne l'a pas empêché, une fois le trésor découvert, de procéder aux sacrifices rituels. Il tua ainsi un chevreuil à l'emplacement du vase contenant l'or et passa une semaine à "faire l'aumône de l'or" (*Ṣadgat adhhab*) en distribuant à tous les membres de la communauté une partie de son trésor. Selon la croyance populaire, ces sacrifices permettent d'exorciser les djinns et d'éviter la "malédiction de l'or."

Ould Hdhana signale que cette pratique est recommandée dans tout le pays maure. Il la décrit en détail. Il s'agit du protocole suivant:

"Quand ils découvrent un trésor précieux dans un vase en argile, dans le tombeau d'un roi ou d'un chef militaire ou encore d'un riche personnage, ils doivent, avant d'ouvrir le trésor, présenter sur le lieu une chèvre rouge ou noire sans aucune tâche blanche. Ils doivent par la suite l'égorger sur le col du vase jusqu'à ce que le sang se mêle au trésor pour compenser les djinns et protéger

29. D'après les témoignages des habitants d'Ashārīm, un amas de pierre caractéristique des anciennes sépultures était à l'endroit de la découverte du trésor. Il continua même à servir de cimetière moderne. Les habitants se rappellent que la tombe de l'une des leurs, Fāṭma mint 'Abd al-Raḥmān, était encore perceptible à cet endroit jusqu'à la vague de sécheresse des années 1980.

30. Ould M'Kayṣīr appartient à la tribu guerrière des Idaouich. Il est généralement admis que les tribus guerrières cultivent la bravoure et la hardiesse et ne se conforment pas strictement à certaines prescriptions religieuses.

ainsi les humains qui vont exploiter le trésor contre la vengeance et l'ire des djinns 'spoliés'.³¹

On voit ainsi une corrélation fréquente entre trois éléments que sont les vestiges, l'or et la malédiction. Dès lors, toute personne qui s'aventure dans cette direction ne peut être qu'un marginal ou un mécréant. Il devient ainsi compréhensible, aux yeux des Maures, que les Européens s'engagent dans cette investigation des ruines et des vestiges n'étant pas assujetti aux règles édictées par les croyances locales.

5. “Qu'est-ce que je vous déteste mais qu'il est savoureux le lait de vos brebis”: l'impact des missions sur la vie des villageois et des nomades

A observer toutes les appréhensions et les craintes qui entourent le terrain des archéologues, on est porté à croire que les populations s'abstiendraient de tout rapport avec ce monde maudit, mais l'expérience nous apprend que d'une part les éléments ne subissent pas le même traitement et que le rejet de l'archéologie et des archéologues n'empêchent pas les Maures d'en tirer profit.

Ainsi, les populations locales ne refusent pas systématiquement une exploitation des éléments venus des sites ou ramassés sur des terrains plus ou moins vierges. De même, certains outils préhistoriques sont souvent recyclés dans la vie quotidienne. Il s'agit, en particulier des bifaces *ma'raz* utilisés dans les ablutions à sec, les meules *Arha* utilisées encore dans le broyage des graines. Plus généralement, les outils appartenant au monde minéral ne semblent pas gêner quelle que soit leur ancienneté. Par contre, tout ce qui est du domaine de l'organique est l'objet d'appréhensions et de prémonitions.

Rappelons aussi que, malgré la malédiction assignée à l'or, les communautés ne refusent pas les cadeaux qu'on leur fait comme ce que nous avons pu observer dans le cas de l'or de Ould M'Kayṣīr dont la plupart des habitants d'Ashārīm ont profité. Il nous confia ainsi:

“A l'aube du second jour ou du troisième, je me suis levé et j'ai appelé les gens de l'oued et j'ai donné à tous ceux qui se sont présentés une portion d'or. Il (le forgeron recruté pour fondre l'or) pesait et je distribuais jusqu'à l'après-midi, A ce moment, seules trois femmes des habitants d'Ashārīm manquaient à l'appel et n'avaient donc pas pu profiter de la distribution.”

Malgré les critiques à l'égard des archéologues, les habitants des sites et de leurs environs semblent avoir largement profité des avantages offerts par les différentes campagnes.

Pierre Laforgue, administrateur civil de la Mauritanie coloniale écrivait à propos d'une certaine versatilité des Maures.

31. Hdhana, *Ma'qul*, 375, notre traduction.

“Le maure est un réaliste, il a sous une forme qui n’est pas nécessairement la nôtre une conception très nette de ses intérêts et il n’éprouve aucune difficulté à associer des idées, des actions et des gestes normalement incompatibles s’il croit devoir en titrer avantage.”³²

Ayshattu Mint Mohamed Lamīn, âgée de 60 ans et originaire de la ville de Tamshakkiṭ³³ est encore fortement impressionnée par le passage de la mission et la personnalité de Serge Robert:

“L’arrivée de Robert en partance pour Nudāsh (Tegdaoust) était l’un des événements majeurs de la cité durant mon enfance. C’est avec lui que j’ai vu et consommé les premières conserves de ma vie, je me rappelle en particulier des sardines et des biscuits savoureux. En fait, on a découvert grâce à lui plein de petits gadgets et d’équipements tout à fait étrangers à notre vie nomade d’antan. Tamshakkiṭ se modernisait le temps d’une campagne. Le nom de Robert était sur toutes les lèvres et la cité connaissait une activité intense. On se bousculait pour faire partie des heureux manœuvres qui auront leur portion quotidienne de sardines et autres casse-croûtes.”

Les campagnes étaient ainsi de réelles aubaines pour les populations. Mohamed Yilla nous dit à propos de la logistique des équipes:

“Ces gens venaient ici de Dakar dans de grands camions, il y avait aussi les Land Rover et ils avaient leur propre piste qu’ils empruntaient entre Nudāsh et Tamshakkiṭ, ils s’en fichaient des dunes. L’équipe était composée d’Européens et d’Africains et ils passaient parfois deux mois ici.”

Ould Swaydi affirme pour sa part que:

“C’est une vraie entreprise, ce qu’il y avait comme liquidité était incroyable. Il ne faisait travailler que les Haratines³⁴ et il les payait des prix très forts pour l’époque 200 ouguiya le jour et c’était l’équivalent du prix de deux chèvres! Il leur donnait même de l’argent cadeau, Robert était le *dajjāl* (antéchrist) celui que les foules suivaient aveuglément.”

Ould Swaydi énumère par la suite d’autres avantages de la campagne et l’atmosphère qui l’accompagnait:

“A chaque fois que Robert venait, il était accompagné d’un médecin qui soignait gratuitement. Les gens accouraient de toute part pour le consulter. Robert achetait le bétail, recrutait des centaines de villageois haratines qui passaient le jour à creuser, et lui, il avait ses bennes et ses camions en rade. Les camions déversaient les déblais hors du tell. Il achetait les vaches, les poulets,

32. Pierre Laforgue, “Les Djenouns de la Mauritanie saharienne: magiciens, croyances et légendes,” *Bulletin du Comité d’études historiques et scientifiques de l’Afrique occidentale française* (1932): 400-24.

33. Entrevue à Nouakchott le 12 juillet 2020.

34. Groupe social maure d’origine servile.

les moutons... Les gens passaient ici la journée. Les malades recevaient aussi de la viande... Les campements nomades s'installaient aux alentours du site et c'était un grand spectacle toute cette activité des fouilles."

C'est le même comportement et la même atmosphère que décrit Mohamled Yilla pour Nudāsh et ses environs.

"Robert apportait avec lui une quantité incalculable de médicaments et les nomades des environs venaient les chercher. Des campements de bédouins s'installaient dans cette *bathā* à l'occasion pour se faire soigner mais aussi pour profiter de la nourriture de qualité. Robert achetait des centaines de bœufs et il en égorgait régulièrement et la nourriture était très bonne; Il détenait de belles marmites. Les gens d'Aioun et de Kiffa³⁵ venaient ici pour se soigner, nous étions devenus ici vraiment une capitale: le Président nous visitait et les ministres se bousculaient chez nous."

Mohamed Yilla ajoute cependant une autre dimension de l'aide fournie par les équipes archéologiques aux habitants de Nudāsh et dit toute son admiration pour Jean Devisse.

"Devisse fit construire ici un très bon barrage. Ils continuèrent sa maintenance et les périodes où il était fonctionnel alternaient avec celles où il l'était moins. C'est sur la demande de l'honorable cheikh Mahfūz Ould Sidīna que Devisse accepta de financer ce barrage. Il était en bons termes avec ce Cheikh ce qui lui permit d'obtenir son assentiment pour toutes les démarches relatives au chantier. Ce sont les très bons rapports entre Devisse et Cheikh Mahfūz qui poussèrent ce dernier à créer ce village."

On observe ainsi à travers ces témoignages, les profits et bénéfices que les populations riveraines des sites ont su tirer des campagnes archéologiques malgré leurs appréhensions et leur rejet des archéologues et de leur entreprise.

Conclusion

Les différents témoignages, présentés ici, permettent d'éclairer les facettes d'une certaine mentalité individuelle et sociale régissant le rapport du maure à l'archéologue avec, en particulier, l'effet des croyances populaires sur le ressentiment éprouvé envers celui-ci. Il a été, par ailleurs mis en exergue l'ambiguïté de cette relation. L'archéologie est ainsi perçue comme une sorte de pillage néocolonial dont les acteurs procèdent de surcroît à la profanation des sanctuaires et transgressent les interdits. Parallèlement, les retombées de l'archéologie qu'elles soient en argent ou en nature sont bien accueillies par les mêmes détracteurs de cette activité.

L'essor du tourisme au début des années 2000 est venu confirmer, aux yeux des populations, l'image du nazaréen prédateur lorsque des centaines de touristes

35. Les deux capitales régionales de l'Est de la Mauritanie.

ont envahi les plateaux de l'Adrar en ramassant tous les matériaux de surface en particulier les bifaces et les pointes de flèches alimentant ce faisant un trafic local intensif.

L'accueil par la Mauritanie en 2007 d'un congrès des archéologues des pays d'Afrique de l'Ouest symbolise la prise de conscience du degré désormais intolérable de l'ampleur des pillages et des trafics internationaux. Ce congrès aboutit au lancement de l'Appel de Nouakchott et à l'expression de la volonté d'élaborer une charte internationale pour la protection du patrimoine.

D'autre part, l'exploitation d'or à ciel ouvert par la société canadienne *Kinross Gold Corporation* à 300 km au N-O de Nouakchott, produisant plus de dix Tonnes par an, nourrit depuis 2010 les histoires les plus folles sur le pillage du pays tout en maintenant l'amalgame entre la présence des "renifleurs" et la recherche de l'or.

De plus l'orpaillage artisanal, lancé en 2016 en Mauritanie, a lui aussi contribué à confirmer la corrélation que les populations font entre la recherche archéologique et la recherche d'or. Cette flambée a par ailleurs donné lieu à l'apparition d'un groupe d'antiquaires voraces et à la diffusion, par réseaux sociaux interposés, de centaines d'objets découverts dans les sites d'orpaillage.

Ce phénomène d'archéologie sauvage, tout en confortant l'idée que vestiges et ruines sont synonymes d'or et de trésor, fait courir de grands risques aux sites mauritaniens qui ne bénéficient que de quelques clôtures en barbelés éventrées par les chèvres ou de certaines lois de sauvegarde maintenues en veilleuse.

Notons par ailleurs que si les Haratines ont constitué par le passé la main d'œuvre exclusive sur les chantiers archéologiques, ils sont aujourd'hui les principaux ouvriers dans les mines d'orpaillage artisanal. Mais ce sont les descendants des anciennes classes nobles maraboutiques et guerrières qui gèrent l'activité et en tirent l'essentiel des bénéfices sans appréhensions ni peur de recevoir la "baffe d'un djinn."

Bibliographie

- Cuoq, Jean. *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VII^e siècle au XVI^e siècle* (Bilad al-Soudan). Paris: C.N.R.S., 1975.
- Devisse, Jean, G.S. Colin, N. Ghali et A.O. Boubacar. "Un ensemble épigraphique almoravide: Découverte fortuite dans la région de Tidjikja; chaton de bague découvert à Tegdaoust." *Tegdaoust III* (1983): 427-44.
- Devisse, Jean. "Le dossier des sources écrites." In *Tegdaoust I. Recherches sur Aoudaghost*, 15-27. Paris: Arts et Métiers Graphiques, 1970.
- El-Chennafi Ould Maouloud, Mohamed. "Sur les traces d'Aoudaghost: Tegdaoust et leur ancienne cité." in *Tegdaoust I. Recherches sur Aoudaghost*, 97-107. Paris: Arts et Métiers Graphiques, 1970.
- De La Chapelle, Jean et Théodore Monod. "Note sur la grande sépulture de El Mreiti." *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française* 20 (1937): 507-12.
- Du Puigauveau, Odette et Marion Senones. "Le cimetière de Bir Um garn." *Journal des Africanistes* 17 (1947): 51-6.

- Galand, Lionel. "Les noms d'Aoudaghost et de Tegdaoust." in *Tegdaoust I. Recherches sur Aoudaghost*, 29-30. Paris: Arts et Métiers Graphiques, 1970.
- Hdhana, Mohamedou Mohamed. *Ma 'qul alla ma 'goul fī-l-wa'y al-jam'ī al-'arabī: šūrat al-mughayyab fī al-mukhayyila al-cha'biyya al-mūrītāniyya namūdḥajan*. Al-Shāriqa: Iṣḍārāt dā'irat al-thaqāfa wa-l-i'lām, Ḥukūmat al-Shāriqa, 2002.
- Laforgue, Pierre. "Les Djenouns de la Mauritanie saharienne: magiciens, croyances et légendes." *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française* (1932): 400-24.
- Mauny, Raymond. "Cahiers de terrain de Raymond Mauny." [En ligne], Lien: <https://mauny.hypotheses.org/tag/koumbi-saleh/> consulté le 27/03/2021.
- _____. *Tableau géographique de l'Ouest Africain au moyen âge d'après les sources écrites, la tradition orale et l'archéologie*. Mémoire de l'IFAN, no. 61. Dakar: IFAN, 1965.
- Naffe, Baouba Ould Mohamed. "Le site archéologique d'Azougui (Adrar) Etat des recherches." In *Du Nord au Sud du Sahara Cinquante ans d'archéologie française en Afrique de l'Ouest et au Maghreb*, Bilan et perspectives, ed. André Bazzana et Hamady Bocoum, 149-53. Paris: Édition Sepia, 2004.
- Ould Cheikh, Abdel Wedoud et Bernard Saison. "Vie(s) et mort(s) de l'imam al-Ḥaḍramī autour de la postérité saharienne du mouvement almoravide (XI^e-XVII^e siècle)." *Nouvelles Etudes Mauritanienes* 1 (1984): 56-104.
- Ould Mahfoudh, Habib. *Mauritanides, chronique du temps qui ne passe pas*. Paris: Karthalla, 2012.
- Ould Mohamed Baba, Elemine. "L'historiographie des Almoravides du Sahara: controverses, ruptures et pénuries." In *Le Sahara Lieux d'histoire et espaces d'échange*, Actes du colloque international organisé à Guelmim, 26, 27 et 28 mai 2016, eds. Rahal Boubrik et Ahmed Joumani, 13-39. Rabat: Centre des Etudes Sahariennes, 2019.
- Ould Mohamed Kaber, El Ghasem. "Azougui exemple d'une archéologie almoravide." *Masadir* 2 (1999): 113-19.
- Polet, Jean. "Pourquoi un 'Cahier Koumbi Saleh'?" *Afrique: Archéologie & Arts* [En ligne], 3 (2004-2005), mis en ligne le 15 Août 2019, consulté le 14 Avril 2021. URL: <http://journals.openedition.org/aaa/2364>; DOI: <https://doi.org/10.4000/aaa.2364>.
- Robert-Chaleix, Denise, Serge Robert et Bernard Saison. "Bilan en 1977 des recherches archéologiques à Tegdaoust et Koumbi Saleh (Mauritanie)." *Afrique: Archéologie & Arts* [En ligne], 3 (2004-2005), mis en ligne le 15 août 2019, consulté le 27 mars 2021. URL: <http://journals.openedition.org/aaa/1982>; DOI: <https://doi.org/10.4000/aaa.1982>.
- Robert-Chaleix, Denise. "Le site d'Azougui: présentation et travaux préliminaires de la fouille." *Masadir* 2 (1999): 99-111.
- Saison, Bernard. "Azougui: archéologie et histoire et Adrar mauritanien." *Recherche Pédagogie et Culture* IX (1981): 66-74.
- Thomassey, Paul et Raymond Mauny. "Campagne de fouilles de 1950 à Koumbi Saleh (Ghana?)." *Bulletin de l'Institut français d'Afrique noire. Série B, Sciences humaines* 18 (1956): 117-40.
- Vernet, Thomas. "Des empires de l'âge d'or à la délicate mécanique des sociétés: histoire et archéologie du Sahel médiéval." *Afriques* [En ligne], 04 (2013), mis en ligne le 28 juin 2013, consulté le 27 mars 2021. URL: <http://journals.openedition.org/afriques/1283>; DOI: <https://doi.org/10.4000/afriques.1283>.

العنوان: المساكن المسكونة (بالجن) ومحل تهافت "الشَّامِين": المواقع والأركيولوجيا في موريتانيا
المعتقدات ونظرة الآخر

ملخص: يعالج هذا المقال اعتيادا على مقابلات مع سكان المدن المحاذية للمواقع الأثرية الوسيطة صورة علم الآثار وعلماء الآثار من منظور الموريتانيين. يخضع موقف السكان للعلاقة المعقدة بين أماكن السكن القديمة أي المواقع وهي مبدئيا ممنوعة الولوج ومهجورة للجن من ناحية غير أنها مع ذلك من مغان الكنوز مما يجعلها جاذبة للأطماع وبذلك يكون باحثو الآثار موضع توجس لتجاسرهم على مجال ممنوع في معتقدات الناس غير أنهم يثيرون الحسد لما قد يكتشفون من الكنوز المحتملة والتحف التي يحيطونها في الغالب بكثير من السرية حسب المواطنين. ومن المفارقة أن انتقاد السكان المحليين ورفضهم لعلماء الآثار ولعلم الآثار بوصفه شكلا من النهب يصاحبه التدنيس لا يمنع هؤلاء السكان من التمتع بها توفره الحملات الأثرية من فوائد مادية.

الكلمات المفتاحية: مواقع، كنز، مسكون بالجن، صورة الآخر، علم الآثار.

Titre: Les habitats habités (de djinns) investis par les renifleurs. Sites et Archéologues en Mauritanie: croyances et regards de l'autre

Résumé: A partir d'entretiens réalisés dans les villages mitoyens des sites médiévaux, cet article traite de la perception de l'archéologie et des archéologues par les Mauritaniens. L'attitude des populations est conditionnée par l'ambiguïté du rapport avec les lieux d'habitats anciens (les sites) perçus comme des lieux, en principe inaccessibles et abandonnés aux Djinns, mais aussi souvent associés à des trésors et par conséquent objets de convoitise. Dès lors, les chercheurs sont craints pour cette sorte de témérité qui les mène dans un univers que la croyance populaire évite mais ils sont aussi enviés pour les richesses supposées qu'ils découvrent et qu'ils entourent généralement de mystère selon les populations. Malgré leurs appréhensions et leur rejet des archéologues et de leur entreprise perçue comme une sorte de pillage doublé de profanation, les populations n'éprouvent cependant aucun scrupule à jouir des retombées matérielles des campagnes.

Mots-clés: Sites, trésor, hantise, perception, archéologie.